

**Quelle est le pouvoir d'une scène d'énonciation quant à la  
mise en place d'un stéréotype  
dans le discours du « Même » et de « l'Autre »?**

**Zinai Yamina**

*Université d'Oran Es-Sénia*

**Résumé :**

*dans ce présent article nous nous proposons de (dé)montrer le pouvoir d'une scène d'énonciation quant à la mise en place d'un stéréotype dans le discours du « Même » et de « l'Autre ». Nous verrons que ce lieu, cet espace, ce canal utilisé pour transmettre un « dire » finit par acquérir un pouvoir, une dimension sociale par et à travers le pouvoir qu'exerce le statut social de l'énonciateur.*

**Mots clés :** scène d'énonciation, stéréotype, statut social, le « Même », « l'Autre »

## INTRODUCTION

Le discours est toujours dialogique mais pour qu'il soit efficace le locuteur, selon Ruth Amossy doit *3se faire une image de son public s'il veut se figurer les « opinions dominantes » les « convictions indiscutées, les prémisses admises qui font partie de son bagage culturel <sup>1</sup>*. Les connaître permet donc d'envisager, d'adopter « La » stratégie argumentative la plus opérante pour agir sur leur affect et/ou sur leur raison afin de les faire réagir. Pourtant, il est une donnée qu'il ne faut pas négliger et qui est celle, du pouvoir de l'espace utilisé comme lieu d'énonciation du discours. Ce lieu, cet espace, ce canal utilisé pour transmettre un « *dire* » finit par acquérir un pouvoir, une dimension sociale par et à travers le pouvoir qu'exerce le statut social de l'énonciateur, le Pape Urbain II par exemple<sup>2</sup>, sur son auditoire.

### Une scène générique<sup>3</sup> : l'église

A cette époque le pouvoir de l'église était opérant sur toutes les couches de la société. Toute parole prononcée par un homme d'église était reçue comme « *parole d'évangile <sup>4</sup>* » par un peuple inculte. Toute représentation sur un vitrail d'église était perçue comme vraie puis saisie et enregistrée par l'inconscient collectif des fidèles. Ainsi l'image du Sarasin, l'inhumanité de son visage (traits noirs et visage grimaçant) sur, par exemple, des vitraux de Clermont- ferrant se lisait à l'époque ainsi :

Moi l'Eglise et donc Dieu je dis que le « *sarrasin* » est noir. Or tous les noirs sont « *semblables aux démons <sup>5</sup>* ». Donc le « *sarrasin* » est un démon. Par glissement

imperceptible l'« Autre » finit par devenir le « Démon ». Cette conclusion qui découle d'un raisonnement syllogistique repose sur des prémisses à l'époque non vérifiables par le lecteur. Mais elle (la conclusion) est reçue comme vraie à cause ou grâce à la scène spécifique (l'église) utilisée pour la transmission du message. Cette dernière est mobilisatrice parce qu'elle repose sur des croyances déjà là.

- Le récepteur croit en un seul Dieu
- L'église est la maison de Dieu
- l'homme d'église est un porte-parole de Dieu.
- la lutte contre le démon est un laissez-passer pour le paradis.
- Et enfin la dernière, la vision manichéenne que « le Même » a du monde.

Dans ce type de discours dialogique, la parole de l'énonciateur pré-existante, est mise en scène car il n'y a aucun échange effectif entre l'émetteur et le récepteur du message. Tout se joue par et à travers une image<sup>6</sup> qui serait passée inaperçue si elle avait été affichée sur le mur d'une maison ou sur le mur d'un édifice quelconque. La peur qu'elle a engendrée vis-à-vis de l'« Autre », de l'infidèle est d'autant plus forte qu'elle n'est pas le résultat d'une réflexion personnelle mûrement menée, mais une activation voire une réactivation de la peur, entretenue par l'église, que le croyant avait des ténèbres et donc du diable qu'il tuerait en tuant du « Sarrasin. » Dans cette situation de communication qui fonctionne comme une opération de conditionnement, dans un espace (la maison de Dieu) et un temps donné (un temps de l'histoire de l'humanité), le locuteur, par le statut social qu'il a, est un

ordonnateur indirect ; celui qui reçoit le message d. vient, de par sa condition sociale et religieuse une peur voire une haine agissante. Aussi, pouvons nous conclure que :

- le croyant ne percevait de l'« Autre », que ce que l'église avait défini d'avance pour lui.
- sa vision du monde et son expérience de la réalité ne se coulaient que dans des moules transmis par sa culture religieuse : ils ne percevaient que ce que sa culture religieuse avait d'avance défini pour lui.

Cette scène d'énonciation est donc une scène générique puisqu'elle se définit par un type de discours particulier : le discours religieux. Ce discours en choisissant comme supports matériels les vitraux des églises définit un certain genre de discours ; un discours qui se déploie dans, mais aussi autour d'une image. Il implique, des rôles bien définis pour chacun des partenaires (celui d'hommes d'église et celui de fidèles à cette église). Il induit des circonstances particulières puisqu'il s'inscrit dans un temps donné- le temps des croisades- et dans un espace institué : l'église. Il a enfin, pour objectif de mobiliser la foi chrétienne et comme finalité celle de libérer la terre sainte en tuant du musulman.

Avec les différentes découvertes scientifiques et les brusques mutations sociétales, dus en grande partie à la révolution française de 1789, le pouvoir immense des hommes d'église va diminuer progressivement. Le règne de la raison, en voulant balayer les anciennes croyances, les anciens savoirs, repères stables par le passé, va être, par voie de conséquences, à l'origine de nouvelles peurs:

*« profondes inquiétudes  
anthropologiques qui  
traversent le corps social,  
déstructurant les psychismes  
collectifs, opacifiant  
l'avenir<sup>7</sup>. »*

La colonisation<sup>8</sup> devient alors une nécessité et elle induit pour se justifier la stéréotypie. Le zoo, lieu choisi pour la monstration/démonstration de l'infériorité de l'« Autre » va être déterminant quant à la réinvention de l'« Autre. »

**le zoo humain comme lieu de réinvention de l' « Autre »**

Ce lieu est un lieu public « où sont présentés aux visiteurs des animaux sauvages en captivité ou en semi-liberté et appartenant à des espèces exotiques ou rares. »<sup>9</sup> Ces espèces d'être vivants sont présentées dans des cages derrière des barreaux et surveillées par des gardiens qui parfois sont armés. Cet enfermement implique qu'ils présentent une menace pour l'homme. Ce lieu n'est donc pas un espace neutre mais un espace institué qui met en exergue non seulement la sauvagerie de ceux qu'on exhibe aux yeux des visiteurs mais aussi et surtout le pouvoir de ceux qui exhibent sur ceux qui sont exhibés. L'« Autre », dans ce contexte est un animal sauvage et l'homme blanc qui l'a enfermé est celui qui le domine puisqu'il est de l'autre côté de la barrière. Ce tableau vivant interpelle le visiteur et l'incite inconsciemment à en faire une lecture-interprétation à l'aide de mots. Cette mise en

scène de la parole de l'énonciateur procède d'un raisonnement inductif qui est une forme d'argument dont le moyen terme est constitué par une accumulation de faits concrets (barreaux, grilles, hommes armés), de faits divers rapportés fonctionnant comme une mise à l'épreuve des faits constatés puisque rapportés par des journaux pro-coloniaux et par une généralisation ; il conduit à la conclusion logique suivante : ne sont enfermés que ceux qui présentent un danger pour la sécurité de l'homme blanc. Cette conclusion devient, par la pratique systématique des zoos, un présupposé. On n'a plus besoin de l'énoncer, de la présenter à un éventuel interlocuteur, puisqu'elle est considérée comme admise, comme évidente. Aussi en enfermant l'homme que l'on a colonisé aux côtés d'animaux sauvages, on ne laisse pas aux visiteurs la possibilité de dégager une autre thèse que celle induite à partir du présupposé précité. Cette thèse est la suivante : l'« Autre » est un sauvage dont il faut se protéger et le « Même » est un homme civilisé. Cette thèse à laquelle on le mène n'a rien d'originale puisqu'elle n'a fait que faire resurgir une croyance ancestrale que partagent tous les Français et qui date de l'époque des croisades. L'exploitation de cette peur de « l'Autre » en devenant une peur qu'explique la science va rassurer les Français.

*« C'est donc d'un processus  
de réassurance maîtrisé  
qu'il s'agit et, comme  
presque toutes les volontés de  
puissance, elle a puisé dans  
l'angoisse son extraordinaire  
énergie<sup>10</sup> ».*

Aussi pour quelles raisons y a-t-il eu une telle scénographie<sup>11</sup> pour la re-présenter ?

- La première, est qu'elle s'écarte d'un modèle préétabli : tout en obéissant aux obligations qu'impose le choix d'un tel lieu, elle innove<sup>12</sup> puisqu'on enferme des hommes aux côtés d'animaux.
- La seconde est que la mise en scène d'une parole dont l'auteur semble absent conduit le co-énonciateur à exprimer lui-même la thèse implicite induite par la mise en scène de la sauvagerie. Cette stratégie argumentative, qui est une forme de manipulation à distance du visiteur, en créant une situation de non-dit lui donne l'illusion que cette conclusion vient de lui et qu'il est maître de ses opinions.
- La troisième est qu'on lui fait prendre conscience non seulement de sa différence mais aussi de sa puissance d'homme blanc longtemps asservis et qui aspire à son tour à asservir.

- Enfin la dernière est que le jardin zoologique en devenant un zoo humain n'est plus qu'un théâtre de l'altérité.

Dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle les membres de la société d'anthropologie, créée en 1859, se sont rendus plusieurs fois aux zoos, pour effectuer leurs recherches anthropométriques.

*« L'obsession de  
l'anthropologie physique pour  
l'établissement d'une  
hiérarchie raciale fait de la  
« race » un paradigme central  
dans les schémas d'explication  
de la diversité  
humaine métaphorisant le  
modèle évolutionniste. Une  
telle classification se retrouve  
dans les programmations  
parisiennes des zoos humains  
et conditionne largement  
l'idéologie de ces  
spectacles.<sup>13</sup> »*

En devenant un laboratoire de l'altérité ce dernier permet aux politiciens de voir leur parole mise en scène. Le spectacle de la différence physique accrédite la thèse de la différence des races donnée à entendre par le discours scientifique et politique et permet la mise en place voire l'utilité de la



politique colonialiste de la France. Maîtriser le sauvage c'est, se rendre service. Montrer l'inégalité des races justifie aux yeux des opposants « *l'action de l'homme blanc* » qui a colonisé pour contrôler voire éliminer le barbare qui le menace.<sup>14</sup>

Ainsi un lieu devient par son utilisation une scène d'énonciation ou l'argument par la preuve, s'appuyant sur des faits (hiérarchisation des races) certifiés par des scientifiques, n'est pas donné à lire ou à entendre mais à voir. Cette stratégie argumentative se passant de mots a une force perlocutionnaire d'autant plus grande qu'elle ne s'appuie pas sur une simple monstration de l'« Autre ». Elle se fonde sur de l'observable donc sur du vérifiable. Son destinataire de par sa différence physique, de par son besoin d'être rassuré (peur de l'avenir), de par son passé d'homme asservi qui s'est battu pour conquérir sa liberté (la révolution de 1789, la guerre 14-18) a besoin, ne serait-ce que par sa différence physique de se démarquer de l'« Autre, de s'en sentir supérieur »

*« Dans ce cadre, l'exhibition  
de l'« Autre l'inscrit dans un  
ordre (celui de la raison)  
l'objective dans une  
hiérarchie (le représentant  
des races inférieures) ».*<sup>15</sup>

Les critères scientifiques d'hiérarchisation de ces races inférieures se sont appuyés pour s'élaborer sur, soulignons le, ce qu'on donnait à voir mais pas à toucher<sup>16</sup> au

visiteur<sup>17</sup>. En haut de l'échelle humaine était le « Blanc » En bas de l'échelle le noir. Plus, on était noir (peau noire, yeux noirs, cheveux noirs et crépus), plus on s'éloignait de l'homme blanc civilisé et plus on se rapprochait de l'animal sauvage. Mais ces critères de classement étaient insuffisants pour situer dans la hiérarchie humaine le sauvage d'Algérie : il n'était pas noir ; il était proche de par sa couleur de celui qui se trouvait de l'autre côté de la barrière. Aussi pour mettre en exergue sa sauvagerie, ils ont eu besoin de recourir à une mise en scène, proche de la caricature, qui le donnait à voir et à en entendre dans son quotidien.

- Il partageait son espace vital avec son chien et son âne.
- Il crachait sur son lieu de vie, sous la peau de mouton sur laquelle il était assis. Il rotait et mangeait salement avec ses doigts.
- Il cachait sa femme sous une sorte de linceul.
- Il avait plusieurs femmes.
- Sa religion était faite de rites barbares.

Ces hommes et ces femmes, qu'on payait pour s'exhiber,<sup>18</sup> enfermés durant toute la durée de l'exposition finissaient par sentir mauvais. L'odeur qu'ils dégageaient, le bruit que les hommes faisaient en se raclant le fond de la gorge et en crachant, la vue de ces femmes, de ces formes enveloppées de tissu blanc, les rites barbares auxquels ils se livraient aux heures d'affluences marquaient leur différence. Ce sont des sauvages polygames - sales, qui sentent mauvais,

qui se comportent bizarrement et qui ont des rites barbares-  
des êtres dangereux puisqu'on les a enfermés.

Et dès le début du XX<sup>e</sup> siècle le zoo est devenu un lieu d'exposition de la force agissante de la France. Au centre de cette exposition le sauvage que l'on a maîtrisé. On l'exhibe toujours mais plus derrière des cages avec des barreaux puisqu'il a été domestiqué. La distance qui va le séparer du visiteur est symbolique. Une simple ligne de démarcation tracée à même le sol suffit à marquer certes son évolution mais aussi et toujours son infériorité : il reste après un siècle d'occupation du sol algérien, un être très primaire : un indigène qui à l'image d'un enfant, a besoin d'être éduqué pour commencer à s'ouvrir à la civilisation. Son éducation prendra du temps puisque le français a mis des siècles pour se civiliser. Mais si ces lieux d'exhibition de « l'Autre » orchestrés par tous les discours politiques de l'époque, toutes les affiches publicitaires, les slogans, ont permis aux français de la métropole et à ceux d'Algérie (les colons) de développer un sentiment de supériorité ils ont contribué aussi, par effet inverse, à développer chez l'indigène, qu'on exhibe, chez l'indigène qu'on marginalise en l'isolant dans des quartiers ghettos (les villages nègres), un sentiment d'infériorité car la représentation que la masse a d'elle même:

*« ressemble à s'y méprendre  
aux opinions divulgués par les  
maîtres. (...) La colonisation  
(...) a toujours tiré profit de la  
démarche circulaire au gré de  
laquelle la minorité opprimée*

*accepte l'image défavorable  
que lui renvoie l'idéologie  
dominante au point d'y  
conformer ses  
comportements<sup>19</sup> »*

Ils vont pour survivre se replier sur eux-mêmes, se contenter de subsister et de se reproduire.

Cet état de fait va sensiblement changer car la guerre mondiale 39-45 va être à l'origine d'un bouleversement socio-économique et politique sans précédent dans le monde entier.

#### **Les bons aryens ou les bons à rien**

Les nazis utilisent le terme d'aryen pour désigner la race supérieure, la race la plus pure et la plus noble. Ils affirment que cette théorie est confirmée par l'histoire et des traits uniques : cheveux blonds et yeux bleus. Rappelons que le blond, le doré et la couleur bleue pour les yeux dans la hiérarchie des couleurs s'opposent voire se démarquent de toutes les autres couleurs de peau, de cheveux et de yeux. Et d'après Hitler la race aryenne est l'unique source de tous les progrès : seuls ceux qui ont une trace de sang aryen peuvent avoir du génie. Elle est la détentrice de toute culture, la seule représentante de l'humanité sur terre. Sa guerre est une guerre sainte puisqu'elle a pour fonction première celle de maintenir sa pureté. Pour la préserver de toute contamination. Les Nazis ont classé les différentes populations en trois catégories :

- la race à éliminer (les juifs)
- la race à réduire en esclavage (les slaves)

- la race à éduquer voire à civiliser (les latins : Espagnols, Français ...)

Ainsi, les Français ont fait partie de ceux que l'Allemagne devait éduquer. Ce peuple civilisé qui s'est donné pour mission d'éduquer, de civiliser des peuples qu'il considérait comme lui étant inférieurs a dû subir pour les mêmes raisons le même sort.

#### CONCLUSION

Pour conclure nous dirons que l'homme a éprouvé et éprouve encore le besoin de classer, de diviser et donc de se démaquer de l'autre. L'utilisation d'une scène d'énonciation comme véhicule d'une idéologie, d'une culture est d'autant plus percutante, d'autant plus dangereuse, d'autant plus pernicieuse qu'elle donne l'illusion au récepteur qu'il est maître de sa pensée et donc de ses choix.

#### NOTES

Il en existe bien d'autres. Mais nous ne choisissons comme exemples que ceux qui ont été **déterminants** quant à la mise en place du stéréotype de l'Arabe.

2 Maingueneau, Dictionnaire d'analyse du discours, Seuil, Février 2002, p 516

3 Cliché signifiant que ce qui est dit ne peut être discuté.

4 Www. Monde diplomatique.Fr, Février 2004 Henri Pirenne, *Mahomet et Charlemagne*, Alcan, Bruxelles, NSE, 1936. cité

par Ruscio J., Des Sarrasins aux Beurs une vieille méfiance, p10

<sup>5</sup>Le terme d'image est utilisé dans son sens le plus large. « Représentation d'un être ou d'une chose par les arts graphiques ou plastiques, la photographie, le film, etc... » Petit Larousse illustré 1990, p 508

<sup>6</sup> N. Bancel, P. Blanchard, G. Boëtsch, E Derco, S Lemaire, "Zoos humains, Au temps des exhibitions humaines » , Ed la Découverte/Poche, Paris 2002, p 11

<sup>7</sup>La colonisation va devenir la solution aux problèmes socio-économiques qui bouleversent le pays.

<sup>8</sup> Petit Larousse Illustré 1990, Ed Larousse, Canada, p 1039

<sup>9</sup> Idem

<sup>10</sup>Le visiteur est pris en quelque sorte dans une sorte de piège, puisqu'il reçoit le message d'abord comme un spectacle ludique et non comme une publicité à la politique impérialiste de la France

<sup>11</sup> Cette monstration / démonstration reste unique dans l'histoire de l'humanité. Il est vrai que dans les spectacles de cirques les dompteurs s'enferment avec des animaux sauvages qu'ils ont au préalable domptés mais, l'image qu'il renvoie aux spectateurs est une image positive. Il est un des pouvoirs de l'homme sur la nature sauvage.

<sup>12</sup> N. Bancel, P. Blanchard, G. Boëtsch, E Derco, S Lemaire, "Zoos humains, Au temps des exhibitions humaines p11

<sup>13</sup>Les barbaresques d'Afrique du nord.

<sup>14</sup> N. Bancel, P. Blanchard, G. Boëtsch, E Derco, S Lemaire, "Zoos humains, Au temps des exhibitions humaines p 11

<sup>15</sup> Le toucher remettrait en question l'utilisation des barreaux et des grilles et donc de l'idée que ces individus présentaient un danger pour l'humanité.

Même si les scientifiques procédaient à des dissections de corps cela ne nous concerne pas puisque nous cherchons seulement à comprendre comment le stéréotype de l'indigène a pénétré l'inconscient collectif français.

<sup>16</sup> Ces expositions étaient des spectacles qu'on offrait aux visiteurs. Les acteurs étaient des indigènes que l'on payait.

<sup>17</sup> Cette information nous l'avons prise de : "*Zoos humains, Au temps des exhibitions humaines*:" d N. Bancel, P. Blanchard, G. Boëtsch, E Derco, S Lemaire,

<sup>18</sup>R. Amossy « Sémiologie du stéréotype », Ed Nathan , Coll « Le texte à l'œuvre » Paris 1991 , p 45

### **Bibliographie**

Maingueneau, Dictionnaire d'analyse du discours, Seuil, Février 2002

Www. Monde diplomatique.Fr, Février 2004

N. Bancel, P. Blanchard, G. Boëtsch, E Derco, S Lemaire, "Zoos humains, Au temps des exhibitions humaines » , Ed la Découverte/Poche, Paris 2002

Petit Larousse Illustré 1990, Ed Larousse, Canada

R. Amossy « Sémiologie du stéréotype », Ed Nathan , Coll « Le texte à l'œuvre » Paris 1991